PHILIPPE LE GUILLOU

LES ANNÉES INSULAIRES

roman

GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

LES ANNÉES INSULAIRES

Extrait de la publication

PHILIPPE LE GUILLOU

LES ANNÉES INSULAIRES

roman

GALLIMARD

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 2014.*

Extrait de la publication

À Dimitri

Extrait de la publication

PORTRAIT
À L'ÉCHARPE BLEU KLEIN

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Quelle mouche m'avait piqué ? Lorsque j'avais découvert dans la presse son portrait officiel, réalisé par un photographe de *Match*, il me semble, je lui avais écrit. J'avais fait passer ma missive par Mlle Négrel, dont je devinais qu'elle était toujours auprès de lui. Elle l'était déjà chez Rothschild dans les années 1950, rue Laffitte, quand il m'avait convié à aller voir ce grand signe étrange et brumeux, bitumeux plutôt — comme une carène échouée sur les grèves du Nord Finistère —, qu'il avait acquis à la galerie où j'exposais, à cette époque, rue du Pré-aux-Clercs.

Nous nous étions un peu connus alors. Il m'était arrivé de le revoir, lui et sa femme Claude, certains étés, chez les Bolloré, à Beg-Meil. Il était devenu Premier ministre. Il m'intimidait, toujours goguenard, ironique, l'œil plein d'intelligence et de malice sous des sourcils broussailleux. Moi qui avais un passé de mauvais élève, j'avais l'impression de comparaître devant un professeur autoritaire qui allait me punir. Je ne l'avais pas revu depuis : l'industrialisation du pays, le béton et la civilisation de la bagnole, ce n'était pas ma chose.

J'avais vécu toutes ces années en Irlande, sur une des îles d'Aran. J'avais dessiné et peint, beaucoup. Des tourbières, de grands espaces marron, des prairies d'un vert vif, des nuages, des champs de nuages, des falaises.

À l'Étoile scellée, la galerie de la rue du Pré-aux-Clercs, avait fermé. J'avais migré place de Furstemberg. On m'avait dit qu'il était venu un jour, à l'heure du déjeuner comme il le faisait toujours, et qu'il avait acheté une autre toile, un de ces déserts minéraux d'Irlande, une de ces toiles, sentant l'iode et la tourbe brûlée, que j'avais peinte, saoul de vent marin et de Bushmills, ce whisky de l'Irlande du Nord dont je faisais une consommation peu raisonnable.

La galeriste, honorée, m'avait prévenu. Ce n'était pas rien : mon tableau, maculé de tourbe et d'algues fumées, était accroché sur un mur tendu de soie précieuse, dans un salon de l'appartement privé de l'hôtel Matignon. Il avait même été convenu qu'entre l'Irlande, Paris et le Finistère, j'irais le voir. Puis tout s'était précipité, les événements de Mai, le changement de Premier ministre, le départ de Pompidou de Matignon.

Oui, quelle mouche m'avait piqué ? M'autorisais-je de cette complicité passée, de cette connivence établie par tableaux interposés ? Se souvenait-il de moi ? Sans doute un peu, puisqu'il m'assurait de sa fidélité de collectionneur au fil des ans. Des déjeuners ensoleillés et joyeux de Beg-Meil, il n'était pas certain qu'il ait gardé de moi grand souvenir. J'y avais brillé par ma gaucherie, mes bougonnements, mon inadaptation mon-

daine. La barque bitumeuse, m'avait-on dit, figurait toujours dans sa collection de l'île Saint-Louis. J'avais ma place entre de Staël et les Nouveaux Réalistes. Il m'était arrivé parfois, en quittant mon atelier du 4 quai des Célestins, d'aller marcher sous ses fenêtres. L'immeuble où il résidait faisait demeure de nouveau riche : de l'hôtel ancien, il ne restait que la porte, superbe, due à Le Hongre, je crois.

Ainsi je lui avais écrit. J'avais endimanché mes mots. Les formules rituelles, seulement. Pour la suite, je n'avais pas retenu ma langue. Je lui avais dit que je n'aimais guère ce portrait officiel, son côté « chromo brejnévien », son air empesé, la bibliothèque floutée derrière lui, ce qui avait pour effet que les reliures devenaient indéchiffrables. Et, sur le mode de la forfanterie, j'avais conclu : « Vous auriez dû passer la Seine et venir jusqu'à mon atelier, quai des Célestins. »

Quelques jours après — c'était au début de septembre et je m'apprêtais à gagner ma petite bicoque de Portsall — Mlle Négrel avait appelé. Je paressais dans mon minuscule pigeonnier de la rue Tiquetonne.

— Le président ne vous a pas oublié, avait-elle dit. Votre lettre l'a amusé. Il veut vous voir. Pourriez-vous venir à l'Élysée, un soir, après dix-neuf heures ?

J'avais reposé le combiné, gauche, incrédule, intimidé à l'idée de le retrouver — et secrètement ravi que cette bouteille jetée à la mer eût atteint son but.

Extrait de la publication

Je m'étais présenté quelques jours plus tard au portail du palais. On m'avait fait passer par le côté gauche de la cour et j'avais été introduit, sans attendre, dans le bureau doré de l'étage. Le président était hâlé et radieux. La fenêtre centrale était ouverte sur le parc. Il m'avait invité à m'asseoir devant sa table de travail, dans un fauteuil de style Régence au cuir craquelé. Il était face à moi, le dos au jardin, à contre-jour, j'avais l'impression qu'il me jaugeait comme il l'avait fait au cours de nos précédentes rencontres, la silhouette peut-être plus tassée et plus lourde, une cigarette à la main, comme toujours.

— Ainsi vous n'avez pas aimé mon portrait ! avait-il lâché en fronçant le sourcil, mi-sérieux, mi-rigolard.

Puis il s'était lancé dans une longue explication : il avait rencontré le photographe à Fouesnant, c'était un ami du couple, il s'était acquitté de ce rite du portrait comme d'une obligation sans importance.

— Viendrez-vous dans mon atelier du quai des Célestins ? avais-je enfin osé, intimidé par les lieux, le fantôme de De Gaulle qui flottait encore dans cette

Extrait de la publication

pièce, bien que le mobilier — Pompidou l'avait dit, de manière incidente — eût été en partie changé.

— Pourquoi pas ? Si on m'en laisse le temps ! Vous savez, je ne peux même plus faire un tour à pied dans Paris.

Il s'était levé. Il me faisait admirer l'encrier et les flambeaux de vermeil qui ornaient son bureau.

— Vous voulez faire mon portrait ! J'ai toujours votre « barque échouée » et vos falaises d'Irlande. J'ignorais que vous vous étiez mis au portrait...

Était-ce l'effet de ma gêne ? Je croyais toujours percevoir dans ses propos ce mélange d'ironie et de légèreté narquoise.

— Oui, oui, j'irai chez vous, ou vous viendrez ici. Je suis curieux de voir comment vous éviterez le « chromo brejnévien »... Et encore vous ne savez pas tout. L'éclairage de la bibliothèque était mauvais, il a fallu retoucher mon visage au pinceau...

Il m'avait tourné le dos. Il regardait les lointains du parc ou les dorures de la ferronnerie qui accrochaient la lumière.

— Vous n'imaginez pas combien il est pénible d'habiter ce palais qui est vraiment de bric et de broc. Je rêve de salons rénovés, contemporains. L'Élysée fait demeure de cocotte ou maison de garnison. Regardez ces nymphes ridicules sur les lambris. Je ne supportais pas ces miroirs : j'ai fait installer ce grand tableau d'Hubert Robert. Peignez-moi une belle falaise, un bord de mer des confins du Finistère. Oui, quelque chose de dépaysant, d'océanique, de moins académique, moins français !

Et il m'avait raccompagné, en me tapotant chaleureusement l'épaule.

Extrait de la publication

Sur la côte nord du Finistère où je m'étais retiré ensuite — cette ancienne côte du bris où les naufrageurs avaient longtemps pillé les épaves et où les postières bretonnes, immergées jusqu'au ventre, tiraient des charrois remplis de laminaires dorées —, j'avais vite oublié toute cette histoire. J'avais, par sécurité, laissé mon adresse à la secrétaire du président. Je n'attendais rien. Tant de beaux souvenirs me liaient à ce paysage : la maison du critique Charles Estienne, celui-là même qui m'avait inventé, le compagnonnage libre et allègre de mes amis Degottex et Duvillier, souvenirs de pêches, de marches dans le vent de mer, de soirées qui n'en finissaient pas, passées à évoquer la peinture, le surréalisme, les signes, la figuration, les sortilèges de cette côte du bris.

C'était le nom que nous aurions pu donner à notre groupe si nous en avions formé un, mais c'était sans compter sur notre goût immodéré de la liberté et de l'indépendance. Nous avions en commun d'avoir été remarqués — adoubés — par le mage du 42 rue Fontaine, celui à qui sa chevelure magnifique tenait lieu

Extrait de la publication

d'aigrette. Son gendre, Yves Elléouët, avait été aussi de l'aventure. C'était grâce à Breton qui avait vu une de mes marines par je ne sais quel hasard que je m'étais retrouvé exposé à l'Étoile scellée. On connaît la suite.

Des heures, je marchais au vent, au bord des criques où le jusant laissait des mares, des sinuosités, de longs faisceaux d'algues ; s'il devenait trop fort, je me tapissais au creux des rochers — le littoral fourmille de chapelles, d'oratoires, de pierres levées christianisées, de dunes et de carcasses de bateaux oubliées —, j'étais heureux, j'étais bien. La maison de Charles Estienne, notre refuge d'Argenton, était fermée. Il n'y avait personne à voir. Et alors ! J'avais une vive tendance à la sauvagerie. Les années irlandaises n'avaient pas arrangé les choses. Elles m'avaient habitué aussi à me contenter de peu : une maison simple, des murs chaulés, la perspective des vagues, le vent iodé, l'haleine des marées qui attaquait les huisseries. La bicoque de Portsall, comme je l'appelais souvent à Paris, ressemblait comme une sœur à celle d'Inishmore, mais à la place du sol de terre battue, elle offrait le luxe d'un austère revêtement cimenté !

Septembre était superbe. Les feux allumés par les goémoniers montaient des grèves. Les postières convoyaient leurs lourdes cargaisons d'algues déposées par le mouvement des marées. La solitude ne me pesait pas. Je m'étais remis à peindre ces grandes grèves vides et ces chevaux marins qui, étrangement, depuis les années 1950, me hantaient quand j'arrivais ici. L'entrevue de l'Élysée m'apparaissait comme un songe.

Extrait de la publication

J'étais loin de tout, sans agenda, sans obligation. La galeriste de la place de Furstemberg m'avait envoyé plusieurs télégrammes. Elle manifestait l'envie de venir jusqu'à Portsall. Je n'avais pas jugé bon de répondre.

Oui, quelle mouche m'avait piqué ? Je revois ce début d'automne — c'était il y a seize ans —, je m'étais essayé à étaler des cendres de goémon brûlé sur de grandes feuilles de papier et j'attendais avec impatience l'apparition des formes, des tourbillons mordorés censés rappeler le mouvement des vagues et le passage des chevaux marins qui m'habitaient jusqu'à l'obsession.

Des portraits, à l'époque, j'en avais très peu fait. Si, au début de mes études, sous l'influence d'un oncle, mi-écossais mi-irlandais, qui avait été, entre les deux guerres, le portraitiste attitré de plusieurs cours royales d'Europe. Il avait ainsi peint George VI, la reine Astrid aussi, je crois. C'était un excentrique, toujours vêtu de tenues voyantes, et qui parlait autant qu'il buvait. Ces étés-là, mes parents louaient une grande villa sur les dunes de Keremma où il s'arrangeait toujours pour venir et ne plus partir : on lui avait même aménagé un atelier dans la serre, au bout du jardin, juste au commencement du grand moutonnement sableux hérissé de chardons bleus. L'oncle John m'avait pris en sympathie, c'est lui qui m'avait donné les premiers rudiments de dessin, je le craignais, ses colères étaient vives et imprévisibles.

Aussi, bien avant même Charles Estienne, Degottex et Duvillier, bien avant les années heureuses de la maison d'Argenton, l'exercice de la peinture était lié

Aux Éditions Christian Pirot

CHATEAUBRIAND À COMBOURG, *essai*, 1997.

Aux Éditions Ouest-France

BROCÉLIANDE, *album*, 1996.

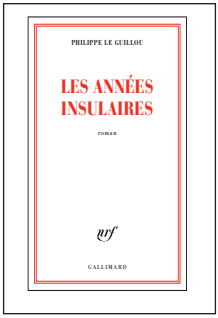
Aux Éditions Terre de Brume

ÎLES, *album*, 1999.

Aux Éditions Dialogues

GUÉNOLÉ OU LE SILENCE DE L'AULNE, *récit*, 2012.

Extrait de la publication



Les années insulaires
Philippe Le Guillou

Cette édition électronique du livre
Les années insulaires de Philippe Le Guillou
a été réalisée le 12 décembre 2013
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070141630 - Numéro d'édition : 253187).
Code Sodis : N55809 - ISBN : 9782072491771 -
Numéro d'édition : 253189.

Extrait de la publication